

Sculptures et peintures métaphysiques

# L'ART BOUDDHIQUE TIBÉTAÏN

par Gérard Barrière

## *Divinités terribles, forces de l'illusion*

« Pays des neiges », « pays des nuages blancs », « toit du monde », les métaphores ne manquent pas pour désigner le Tibet, ce pays étendant ses hauts-plateaux glacés entre l'Inde et la Chine, entre la formidable chaîne himalayenne et les immuables immensités désertiques de l'Asie Centrale. Cette situation en fait l'une des contrées les plus inhospitalières du globe. Ici, vivre n'est pas une habitude, une chose allant tellement de soi que l'on n'y pense même pas, mais le résultat précaire et menacé d'une lutte tenace de chaque instant. Des vents violents, glacés, coupants, rabotent toute l'année les plateaux et les nerfs. D'apocalyptiques orages de grêle peuvent, en quelques minutes, ravager les récoltes d'une année et condamner à mort les villages de plusieurs vallées. Il y a les interminables tempêtes de neige qui dispersent les caravanes, égarent les yacks et les hommes, les poussent jusqu'aux confins de la solitude et de la faim, de la folie et de la mort. Il y a les avalanches, les éboulements, il y a les séismes. Non, nul peuple sans doute sur la terre ne connaît mieux que celui-ci le grand déchaînement des forces naturelles. Mais ici, comme d'ailleurs dans toutes les civilisations traditionnelles, la nature n'est jamais uniquement naturelle. Elle est révélation, manifestation permanente du grand jeu perpétuel et indifférent des dieux et des démons. En la nuit des temps, c'est-à-dire vers le VI<sup>e</sup> siècle, et lorsqu'il n'était encore qu'une multitude de petits royaumes combattants, sans écriture ni véritable civilisation constituée, le Tibet avait peuplé ses solitudes et chacune de ses cimes d'une multitude de divinités assoiffées de vie, qu'une caste de prêtres-magiciens pourvoyait, aux fins de les apaiser, en sacrifices animaux et humains. Ainsi les caravanes pouvaient-elles franchir les cols, tous démons repus. Puis survint le bouddhisme, de l'Inde puis de la Chine. Son implantation ne fut guère facile et nécessita plusieurs étapes au cours desquelles les moines et les docteurs de la loi bouddhique durent affronter sorciers et magiciens de l'ancienne religion, triompher des hordes démoniaques et les asservir. Car, contrairement à ce que nous connaissons avec le christianisme, lorsque le bouddhisme s'implantait en terre nouvelle, il ne supprimait pas les divinités des religions autochtones, mais, beaucoup plus habilement, les annexait, les enrolait dans son panthéon au titre de « gardiens de la loi », « protecteurs de la doctrine ». C'est ainsi que, vers le VIII<sup>e</sup> siècle, quand le maître indien Padmasambhava voulut introduire le bouddhisme au Tibet, il dut défier les innombrables divinités locales, opposer sa magie à la leur, triompher d'elles, les soumettre et leur faire jurer allé-

*Deux exceptionnelles expositions viennent de présenter deux aspects importants de la riche et complexe iconographie du bouddhisme tantrique : les divinités terribles (1) et les énigmatiques représentations du monde que sont les mandalas (2). Pour être mieux comprises et mieux admirées ces représentations initiatiques exigent une... initiation préalable.*

(1) Galerie Marco Polo, 220, bd Saint-Germain, 75006 Paris  
(2) Robert Burawoy, 12, rue Le Regrattier, 75004 Paris.

*MAKARAVAKTRĀ - DĀKIM. A gauche Bronze, 86 cm, Tibet oriental, XVIII-XIX<sup>e</sup> siècle.*

*Ce bronze impressionnant par sa taille, par sa vigueur expressive et son aspect fantastique, représente l'une des deux dakinis (sortes de fées vampires) qui guident la déesse Pan den Lhamo, dans sa chevauchée à travers une mer de sang (voir l'ensemble page suivante).*

*SITAJAMBHALA. Ci-dessous Bronze doré, partiellement polychrome, 17 cm. Tibet oriental, XVIII-XIX<sup>e</sup> siècle. Les émanations de Jambala sont très nombreuses. Il est le dieu des richesses, dans tous les sens du terme, et pour tous les pays lamaïques, y compris le Népal. Divinité protectrice, il a le pouvoir d'accorder des richesses matérielles et spirituelles, et de contribuer à la propagation de la doctrine bouddhique. Cette sculpture montre l'influence de l'art chinois, tel qu'il fut introduit au Tibet à l'époque de l'empereur Kien-Lung.*





geance au Bouddha, à sa loi et à son « église ». Depuis lors, on rencontre souvent, au bas des peintures les plus authentiquement bouddhiques, ces divinités monstrueuses considérablement plus anciennes que le bouddhisme, plus sauvages et plus élémentaires que lui. Mais précisément, plus elles sont farouches et mieux elles sont aptes à leur rôle de « chiens de garde » des joyaux de la doctrine.

Car, et c'est là un point de la plus haute importance, aucune de ces entités proposées à l'occasion de l'exposition de la galerie Marco Polo, aussi terrifiantes, effroyables puissent-elles paraître, aucune d'entre elles n'est un démon au sens où nous l'entendons en Occident, c'est-à-dire esprit du mal. Le bouddhisme ignore tout diable et ne connaît d'autre mal que notre attachement obstiné à l'illusion d'un moi. Aussi tout ce pandemonium est-il bienveillant, bénéfique. Oui, tous ces êtres en rage et en rut, gesticulant dans le feu et assoiffés de sang, ces « démons auprès desquels ceux de Jérôme Bosch semblent les figurants de Walt Disney, tous ces spectres, ces furies, ces goules, ces ogresses, loin d'être des esprits du mal, sont les adversaires farouches et implacables de cet unique mal : notre illusion. Tous ne sont que les aspects terribles de déités bienveillantes ou de bouddhisattvas, ces êtres de compassion ayant bloqué le processus de leur propre salut individuel afin de pouvoir continuer à accumuler des mérites pour le salut de tous. Et leur aspect effroyable, hirsute, expression du déchaînement d'une incroyable violence n'est que l'expression de l'énergie que nous devons dépenser pour mettre brutalement fin à notre attachement à nous-même et au monde, seule source de nous-même et du monde, et découvrir enfin la Vacuité Universelle.

Pas un détail qui ne soit nécessaire.

Ici rien n'est dû à la fantaisie d'un artiste imaginaire, tout est symbole dûment codifié en des textes dont ces images ne sont que la rigoureuse traduction visuelle. Toutes ces figures sont des supports de méditations qui doivent être immédiatement lisibles à l'initié. Ainsi, prenons exemple la grande statue de bronze — le plus grand bronze tibétain actuellement connu en Occident — de la farouche déesse Panden Lhamo. Pas un détail qui n'ait une signification précise : le visage grimaçant marque sa victoire sur Mara, la mort ; le diadème de cinq crânes représente cinq sagesse nécessaires pour la lutte contre les cinq péchés capitaux que sont l'ignorance, la haine, le désir, l'égoïsme, la passion ; les trois yeux évoquent sa connaissance du présent, du passé et de l'avenir ; la chevelure dénouée, hirsute, flottant au vent, indique qu'elle a rompu tout lien avec le monde illusoire des phénomènes. Brandit-elle une épée c'est pour trancher les idées fausses et surtout celle d'une distinction entre sujet et objet. Et lorsque ces divinités farouches sont représentées en union sexuelle, bien sommaire serait l'esprit qui n'y verrait qu'une allusion érotique. Cette union indique en fait celle que doit opérer le sage, en lui-même, entre son Action masculine, et sa Sagesse, féminine. Entre cette Action, qui le pousse à réunir tous les moyens de sauver les êtres, et sa connaissance qui est celle du Vide Universel et donc du fait qu'il n'y a nul être à sauver, ni aucune différence entre le monde et la libération, tout, même le Nirvana, finissant par se résoudre en une même et totale illusion, en une même et totale vacuité, seul absolu que connaisse le bouddhisme. Ainsi tout retourne au vide. Et ces démons mis en œuvre et en guerre contre l'illusion procèdent de l'illusion. Contrairement à ceux de Goya, ces monstres ne naissent point du sommeil de la raison mais de celui de tout ce que nous prenons pour notre être. Et l'éveil qui les résorbe n'a rien à voir avec le réveil qui dissipe nos songes. Il n'est pour le bouddhisme pas plus de démons que de dieux. Au sens où nous l'entendons, en tout cas. C'est-à-dire que les dieux n'y sont point des « êtres », êtres à adorer, mais des états à conquérir. Et tous ces démons n'étaient que l'illusion de forces à conquérir, l'illusion de forces déchaînées contre les forces de l'illusion.



*CANDA VAJRA PA' NI. Ci-dessus en haut Bronze cuivré, 10,5 cm, Tibet XIV-XVe Petite mais puissante, cette statuette de bronze figure Candavajrapani, l'une des plus importantes déités de l'impressionnant panthéon tibétain. Dans la main droite le vajra — d'où son nom — symbolisant à la fois la foudre, puissance de l'imagination — et le diamant — lucidité, luminosité et indestructibilité.*

*PANDEN LHAMO SUR SA MULE. Ci-dessous Bronze, 2,20 m, Tibet oriental. Le plus grand bronze tibétain actuellement connu et l'un des plus beaux. Il représente la terrible divinité protectrice Panden Lhamo, chevauchant sa mule. Pour selle, elle a pris la dépouille mortelle de son propre fils qu'elle tua de ses mains car il refusait de se convertir au bouddhisme. Ainsi juchée et vociférante, elle traverse l'infinie mer de sang de l'univers, telle une effroyable walkyrie de l'illusoire.*

## *Mandala, formes de l'illusoire*

Tibet, un pays qui n'existe plus. Ou seulement dans les rêves, et dans la douloureuse nostalgie de dizaines de milliers de réfugiés. En 1950 le Tibet était rayé de la carte, brutalement annexé par les troupes chinoises révolutionnaires. Neuf ans plus tard, le Dalaï-Lama, son chef spirituel et politique, se résignait à l'exil. La civilisation tibétaine était anéantie et son peuple massacré. De 1965 à 1968, la révolution culturelle devait survenir et ses gardes-rouges achever de tuer ce qu'il restait de moines, de détruire ce qu'il restait de temples, d'œuvres d'art et de livres sacrés. Aujourd'hui les Tibétains de l'exil témoignent de cette culture et nous transmettent les vestiges de leur riche tradition assassinée.

L'un des plus importants de tous ces monastères par son rôle religieux et par son rayonnement artistique, le monastère de Ngor (prononcer nyor), fondé en 1429 par un lama de la secte Sakyapa et situé non loin de la frontière népalaise, fut incendié en 1965 par les hordes chinoises. Entre autres trésors, ce monastère abritait les 132 mandalas du cycle de Vajravâli, parmi les plus beaux et les plus riches de l'art tibétain. 85 furent détruits par le sinistre. Parmi ceux qu'avait épargné le feu, quelques-uns demeurent sur place, mais des Tibétains évacuèrent clandestinement à l'étranger six des plus « sacrés », aux fins de les soustraire à la barbarie matérialiste. Deux sont actuellement dans les musées de Berlin et de New York et quatre étaient le noyau exceptionnel de l'exposition de la Galerie Burawoy. Ils sont parfaitement représentatifs de ce que l'on appelle l'école de Ngor pour désigner les peintures de style népalais exécutées au Tibet, les abbés de Ngor ayant fait venir en grand nombre des artistes du Népal. Ce style se caractérise par une grande minutie sans préciosité, une très grande complexité des mandalas due à la multiplicité des personnages et des détails, un fond de minuscules crosses de lotus peintes en camaïeu, une abondance de rinceaux et de pilastres et surtout des couleurs vives ; généralement le rouge et le bleu, que quatre siècles n'ont pu altérer. Mais que représentent ces figures énigmatiques ? Qu'est-ce qu'un mandala ? L'Occident s'enorgueillit de sa technologie, s' imagine avoir le monopole de ce qui a rouages et engrenages, structure, fonction et fonctionnement. Certes, nous avons machines à agir sur la matière, usines à la transformer. Mais d'autres civilisations concourent des moteurs à agir sur l'esprit, des mécanismes très subtils destinés à le raffiner, à en accroître la qualité et la puissance. Le mandala est un de ces mécanismes, l'un des plus complexes qui soient. Il est une machine à laver l'esprit, autrement plus délicate à concevoir, construire et utiliser qu'une machine à laver la vaisselle. Mécanisme si complexe, si précis, si élaboré que l'analyse symbolique détaillée d'un seul de ces mandalas demanderait en fait des centaines de pages et qu'au Tibet l'initiation d'un moine à « son » mandala réclamait plusieurs dizaines d'années. Notre ambition se limitera à l'exposé sommaire de la structure et des fonctions de cette petite merveille de la technologie mystique et symbolique. Le grand tibétologue Giuseppe Tucci a défini magistralement le mandala comme un « psycho cosmogramme », c'est-à-dire comme une représentation unitaire du monde et de l'esprit humain. Très schématiquement, nous pouvons tout d'abord distinguer un grand cercle sur lequel repose une structure carrée. On reconnaîtra les symboles



*TANGKHA DE LA SECTE GELUGPA. Cette très riche et forte peinture du XVIIIe représente l'une des formes de Mahakala (le grand noir ou le grand temps), sans doute la divinité protectrice la plus fréquemment représentée dans l'art tibétain. Au-dessus, entre six lamas de la secte Gelugpa se tient Vajradhara, le bouddha primordial dont émanent toutes les autres divinités du panthéon tantrique.*

quasi-universels de la coupole et du ciel et de la terre carrée. Ce « schéma directeur » est, par exemple, celui même de l'église byzantine. Car indiquons bien d'emblée que les Tibétains n'ont pas tout à fait le monopole des images en mandala. On retrouve leur structure, des ziggourats assyriennes aux codex aztèques, en passant par les peintures sur sables des indiens du sud-ouest des Etats-Unis. Jung la retrouvait dans les dessins de ses patients et y voyait une des briques fondamentales de l'inconscient collectif, un schème nécessaire à ce qu'il nommait « le processus d'individuation », c'est-à-dire la construction et le centrage de l'individu autour de son moi. Et effectivement, si l'on en revient à la structure de nos mandalas tibétains, on distingue bien qu'ils sont construits autour d'une pyramide dont on voit les quatre faces de couleurs différentes. Cette pyramide, c'est le mont Meru, centre du Cosmos et axe du monde, par lequel communiquent ses différents niveaux : enfer, terre, ciel. Mais c'est aussi l'axe du corps, la colonne vertébrale, par où montent, du périnée jusqu'à l'occiput, les formidables énergies de la « conscience d'éveil ». Autour de ce centre se développent les murailles d'un palais, celui du souverain universel, la divinité à laquelle est consacré le mandala et qui trône en son centre-sommet.

Ce palais, c'est le monde, le Cosmos en son entier et ses portes sont les points cardinaux. Mais c'est aussi le corps, et ses portes deviennent alors les symboles des organes des sens, portes de notre corps vers ce qui n'est pas lui. Ce palais repose sur un double « vajra » (foudre-diamant) en forme de croix symbolisant la nature de bouddha, la « bouddhété » dirait-on. C'est de lui qu'émanent le palais, le monde, notre corps, notre esprit. Et ce double vajra repose lui-même sur un grand lotus, symbole bouddhique par excellence puisque cette fleur, née dans la vase, traverse l'eau avant d'atteindre la lumière, sans être pour cela ni souillée ni mouillée, de même que les bouddhas traversent les existences sans récolter de souillures avant de s'épanouir dans le Nirvana. Enfin, nous voyons que cet ensemble est entouré de trois enceintes circulaires, enceintes de feu, de vajra et de pétales de lotus (auxquelles vient s'adjoindre, lorsque le mandala est consacré à une divinité terrible, une enceinte constituée de huit cimetières), rempart de protection qui isole le mandala du reste du monde comme la chape de béton et de plomb protège un réacteur nucléaire. Car ce qui se passe au cœur d'un mandala est bien autrement puissant et formidable qu'une réaction en chaîne : des divinités naissent et engendrent des mondes puis résorbent ces univers, et s'engloutissent elles-mêmes dans cette dissolution générale où tout disparaît, aussi bien le mandala que l'esprit qui le contemple et dont il est l'exacte image, étant l'exacte image du vide, et de l'infini de ses potentialités.

Méditer sur un mandala, c'est pour le bouddhiste initié, construire progressivement et minutieusement un mandala intérieur. Partant du centre, l'esprit construit d'abord le trône de la déité tutélaire et titulaire du mandala, puis les enceintes du palais, puis le double-vajra, puis le lotus épanoui sur lequel l'ensemble vient prendre place. Ceci fait, une fois le mandala visualisé dans ses moindres détails comme s'il était réel, l'esprit le dissout de sa périphérie à son centre. Puis ce centre s'évanouit lui-même, et l'esprit du méditant n'est plus que conscience du vide. Il a appris que l'esprit se construisait sans cesse et, se construisant, construisait le monde où il s'emprisonne. Par cet exercice souvent répété, l'esprit se libère, s'affranchit ainsi des formes de l'illusoire.

TANGKA DE LA SECTE SASKYA -PA.

A gauche

Une autre représentation du XVIII<sup>e</sup> de Mahakala. Auréolé d'un immense brasier de flammes, il est entouré ici de deux moines et de quatre dakinis. Tout en haut se tient le bouddha historique Cakiamuni, assez peu représenté dans l'art tantrique du Tibet.



MANDALA DE KURUKULLA. Ci-dessus 73,5 cm x 85 cm, 1<sup>er</sup> moitié du XVI<sup>e</sup> siècle.

Tout mandala est représentation symbolique à la fois du monde et de l'esprit. Il y a donc autant de mandalas que d'esprits suscitant un monde. Celui-ci, représente le « monde » émanant de la divinité terrible Kurukulla. En fait, chaque mandala est l'illustration rigoureuse d'un texte philosophique.